

Christa Delahaye

Les Millions honteux d'Hector Malot

Publié en 1882, *Les Millions honteux* connaît un beau succès de librairie : l'ouvrage est réédité cinq fois cette année-là¹. L'action se déroule dans le Paris de Napoléon III et met en scène une famille endeuillée par la mort du père. Ce père, c'est le fameux Gripat, « Gripat-le voleur » comme on a coutume de le surnommer en raison de son enrichissement aussi rapide que peu moral.

Dès les premiers chapitres, le rapprochement avec *La Curée* que Zola publie dix ans plus tôt s'impose : Gripat ne rappelle-t-il pas Saccard ? Même choix d'un patronyme vulgaire : pour l'un, la finale en «ard» appelle des connotations péjoratives ; pour l'autre, le texte évoque à plusieurs reprises les railleries qu'il suscite :

Mettons Grippe-sou. Au reste ce nom se conjugue comme un verbe : je grippe, tu grippez, il grippe ; prétérit indéfini (ainsi appelé parce qu'il définit bien le personnage ; je grippai, tu grippas, il grippa ; les deux p sont facultatifs, mais le G majuscule est indispensable².

Les deux hommes ont accumulé une fortune immense et font l'étalage du luxe. Leur goût de l'ostentation se traduit par la construction d'un hôtel aussi magnifique qu'imposant. L'incipit du roman insiste sur ce point et installe dans le même mouvement les lieux symboliques d'un Empire où il

¹ Les références mentionnées dans cet article renvoient à l'édition suivante : Hector Malot, *Les Millions honteux*, 1882, 6^{ème} édition, Paris : Dentu, éditeur, 1882, 361 pages.

² Ibid, p. 67.

faut se montrer pour exister : les jardins, où se croisent les plus brillants attelages et l'Opéra, où les loges sont fréquentées comme des salons.

De tous les hôtels qui avoisinent le parc Monceaux, le plus important par sa masse et le plus somptueux par sa décoration, est celui que le financier Gripat s'est fait construire aux beaux jours de sa fortune prodigieuse. On y retrouve en effet le Louvre de Napoléon III et le nouvel Opéra, mêlés à cette architecture bruxelloise qu'on a inventée ces dernières années, et qui paraît inspirée par cet unique principe « que plus ça cube de pierre plus c'est beau »¹.

Mais, alors que Zola fait de l'épouse de Saccard et de son fils Maxime né d'un premier mariage, des êtres désœuvrés et dépravés, Malot s'attache au contraire à peindre des personnages souffrants et d'une grande moralité, tous partagés entre la honte d'hériter d'un argent trop facilement gagné et la haute idée qu'ils ont de leur époux et père. Comment ne pas renier un être qu'on aime et vivre la tête haute ? Comment se comporter dignement dans un monde entièrement régenté par l'argent ? Chaque protagoniste se fixe une ligne de conduite en marge des pratiques dominantes de son groupe social. La mère ne vit que pour ses enfants et ses œuvres de bienfaisance et se tient le plus possible à l'écart des fêtes et de l'agitation mondaine. Edgard met sa vie en danger pour sauver l'honneur de son nom dans un duel avec un journaliste qui a écrit un article infâmant pour la mémoire de son père. Et enfin, Paule, depuis qu'elle est en âge de se marier, ne pense qu'à se faire épouser pour elle-même. Elle résume ainsi le drame de chacun :

J'ai eu et j'ai toujours ma fortune à me faire pardonner par le monde².

Les diverses composantes sociales qui se croisent dans le roman sont mues par le désir d'un enrichissement rapide. Tout semble pouvoir s'acheter. Le Bourgeois Gripat,

¹ Ibid., p. 1. A noter que le mot « cube » revient souvent sous la plume de Malot dans la description des habitations de ses personnages. Cf notre article, *La question sociale dans Sans famille*, in Cahiers Robinson, n° 10, 2001, p.34-35.

² *Les Millions honteux*, op. cit., p. 131.

sa femme et Puche leur conseiller financier, rêvent d'acheter un titre de noblesse ; c'est en mariant Paule à Odet, prince de Verberie, qu'ils pensent y parvenir. Les Nobles, le duc de Valmondois, et dans une moindre mesure son fils Odet, rêvent de recouvrer une fortune qu'ils ont dilapidée : le duc va tout mettre en œuvre, et finalement avec succès, pour qu'Odet épouse la fille Gripat. Enfin, une troisième classe sociale, celle qu'on pourrait désigner sous le terme d'Intrigants, les journalistes comme Rampal ou Nitard, les artistes comme la danseuse Melcha, le demi-monde, traînent dans le sillage des riches, en quête d'un faux pas pour les faire chanter.

Ces groupes sociaux ne sont pas étanches, et le roman montre comment des alliances improbables peuvent naître par appât du gain. Puche et Valmondois s'allient pour mettre au point un piège qui puisse révéler à Paule le vrai visage de Rampal ; Valmondois et Nitard pour acheter le concours de Melcha qui perdra Rampal ; Valmondois et Mme Gripat pour détourner Paule de Rampal au profit d'Odet. Enfin, la duchesse devient l'alliée objective de Paule pour écarter momentanément le projet de mariage qui les déshonorent toutes deux : l'une en raison du déclassement qu'il entraîne, l'autre pour son caractère arrangé.

Tous ces personnages évoluent dans un petit nombre de lieux, au cours de scènes dialoguées qui les regroupent le plus souvent deux à deux. La progression narrative tout entière inscrite dans ces dialogues donne un caractère tragique au roman qui se développe sur deux axes antagonistes. Le premier se construit autour de Paule qui, au fil des chapitres, devient maîtresse de son destin en organisant sa vie pour pouvoir épouser l'homme qu'elle a choisi. Le second décrit les différents complots qui se trament dans le but de détourner la dot. Cette double perspective est rendue possible par la quasi étanchéité entre l'espace privé dans lequel évolue la famille Gripat et l'espace public des fêtes et des endroits à la mode. Du temps du père déjà, Mme

Gripat avait veillé à installer sa famille dans un espace protecteur, sorte de monde à part que l'hôtel symbolise :

Et il y a des gens qui envient une belle fortune pour jouir de toutes sortes de plaisirs extraordinaires, [dit-elle un soir à ses enfants] comme si ce qu'il y a de meilleur au monde n'était pas le bonheur de l'intimité !¹.

C'est dans l'espace privé que l'art s'est réfugié : au cours de ces soirées familiales, on joue du piano, Chopin, Mendelssohn..., on s'adonne à la lecture, on échange aussi sur les questions graves de la vie. Plus curieusement, l'appartement de Puche, dont les quatre pièces ressemblent à un véritable musée, abrite une superbe collection d'éventails qu'il restaure avec amour le soir après dîner. Dehors, la fête impériale bat son plein. Mais elle n'a pas pour objectif de mettre la culture à la portée du plus grand nombre ; en fait, elle n'a pas de finalité citoyenne ; elle cherche davantage à empêcher la France de s'interroger sur le régime en place, sur les guerres ou sur les spéculations. Le roman s'attarde sur l'ouverture d'un opéra de Meyerbeer *Le Prophète*². Pièce politique s'il en est, qui fait une présentation du peuple dénoncée autant par Malot (qui se moque de l'indigence du livret) que par la presse de gauche, *Le Prophète* n'intéresse nullement les spectateurs. Tournant le dos à la scène, ils s'attachent à repérer les entrées et les sorties des personnalités en vue, à interpréter leurs moindres gestes et à modifier au besoin leur tactique personnelle. Entre les deux mondes, la serre, élément architectural à la mode, présent aussi dans l'hôtel Saccard, permet de faire la transition. Lieu emblématique d'une nature sauvage, elle joue en quelque sorte le rôle d'un sas que Paule doit traverser quand elle sort pour retrouver Rampal, mais aussi pour se réfugier chez elle.

Dans *Les Millions honteux*, l'éducation est présentée comme un autre rempart à la décadence de la société. Si

¹ Ibid., p. 84.

² Ibid., p. 115 et suivantes.

Gripat avait voulu que sa future femme reçoive la meilleure éducation possible, il souhaitait pour ses enfants qu'ils puissent nouer très jeunes des relations qui leur seraient utiles plus tard. Aussi les avait-il inscrits, comme le font les Nobles, dans les établissements privés réputés. Or, à l'école, Paule et Edgard ne se sont fait aucun ami. Ils ont découvert le mépris dont ils sont l'objet dans la société. Le roman présente dans une belle scène de cour de récréation, quelques exemples de la méchanceté enfantine telle qu'elle pouvait s'exprimer dans les pensionnats qui, à leur manière, reproduisaient les rivalités sociales, les enfants de la vieille noblesse cherchant à se démarquer de ceux de la noblesse d'Empire et des grands Bourgeois. Toutefois, les enfants Gripat continueront à fréquenter l'école et recevront l'éducation qui leur donne le recul nécessaire à l'analyse de la situation tragique dans laquelle les jette la mort de leur père.

Enfin, et pour conclure, *Les Millions honteux* est aussi un roman sur l'écriture. Les journalistes jouent un grand rôle dans les destins singuliers : en un article, ils font et défont des réputations. Ils réhabilitent aux yeux de la classe aristocratique Edgard qui est sorti victorieux du duel et Paule qui fait un beau mariage. De manière plus intime, les lettres échangées entre Paule et Rampal influent aussi sur le cours des choses : si elles enflamment la jeune Paule en lui permettant de vivre de façon romanesque, très vite, les réponses de Rampal ne sont pas à la hauteur de ses attentes et, du coup, fragilisent l'idylle à peine commencée. Enfin, le roman s'achève (en une dizaine de pages) comme un conte de fées par le mariage d'amour final avec Odet. C'est sur ce dernier point que Louis Ulbach, Républicain et grand ennemi de l'Empire, portera une légère réserve, regrettant qu'il ne soit pas davantage développé. Pour le reste, la critique qu'il publie dès la parution du roman, est flatteuse¹. Elle met

¹ In Louis Ulbach, Notice sur *Les Millions honteux*, Paris : E. Flammarion, 6^{ème} édition, 1895, p. 384-388.

l'accent sur l'espoir que ce roman, à la différence des romans naturalistes, donne à lire à un moment où si « la République est faite [...], reste la question sociale¹ ».

¹ Victor Hugo, *Choses vues*, 1846, Gallimard, Folio, 1972, p. 455.